



Digitaliseret af / Digitised by

DET KONGELIGE BIBLIOTEK  
THE ROYAL LIBRARY

København / Copenhagen

**Title:**

Letter from  
Cahen, Berthe  
to  
Simonsen, David

**Sender:**

(Villeneuve, Hautes-Alpes; La Salle les Alpes, France)

**Recipient:** Simonsen, David

(København, Denmark)

**Resource type:** text

**Extent:** 4 pp.

**Languages:** fr

1926-08-06

**Person:**

**Id:** dsa\_caa-coh\_0140.tif

**Related:**

Maison Blanchard

Villeneuve-La-Salle-les-Alpes (Hautes-Alpes)

6 août 1926

Bien, bien chers amis, je sens assez  
combien vous comprenez la cause de mon silence. Vous me permettrez donc  
de ne pas m'en excuser auprès de vous. Laissez-moi seulement vous dire  
quelques paroles de preuves d'affection et d'estime qui m'ont été données  
par vos lettres ont été les plus douces à mon cœur meurtri car elles me  
faisaient revivre ces bonnes années de Copenhague, votre chaude affec-  
tion, votre sollicitude de chaque instant et les bons moments que nous  
y avons si souvent passés tous quatre ensemble.

Je ne vous donnerai pas non plus beaucoup de détails sur  
les derniers jours, je devrais dire les dernières heures de Maurice, car  
il a été enlevé si brutalement, si atrocement qu'on ne peut compter que  
quelques heures, je sais que vous êtes au courant par les Brondal. Une seule  
consolation nous reste : c'est qu'après avoir souffert pendant tant de  
années mon pauvre cher ne s'est pas senti un seul instant sérieuse-  
ment malade. Une heure avant la méningite, il était plus tendre et plus  
intelligent que jamais, et se réjouissait de voir s'approcher le moment  
où nous partirions dans ces Alpes qu'il aimait tant. Je lui avais natu-  
rellement caché sa température du matin et il ne sentait qu'un léger  
mal de tête qu'il attribuait à un malaise d'estomac. Dans mes bras, il  
a prononcé plusieurs fois "ma chérie, ma chérie" et il n'a plus trou-  
vé d'autres mots. Puis il ne m'a plus jamais reconnue ni entendue...  
Et maintenant que tout date déjà de près de trois mois, je puis, moins  
que jamais, croire à l'irréparable. Vous savez ce que nous étions l'un  
pour l'autre et que ça le coup qui lui fut mortel m'a foudroyée moi  
aussi. Depuis si longtemps je le soignais et tâchais de lui éviter tous  
ces heurts de la vie qui froissaient tant sa délicatesse que je ne puis  
être pourrai sans doute jamais vivre sans lui. Nous étions vraiment  
les deux moitiés d'un même corps et l'amputation est terrible. Je suis

atterée à la pensée que mon âge m'obligera peut-être à trahir les  
dizaines d'années une existence sans but et sans intérêt. Et c'est sur-  
tout pour lui que je me révolte. Il était en fin au but : une installa-  
tion définitive, le calme assuré, un enseignement qui était vraiment  
celui qu'il avait désiré et pour lequel il s'était laborieusement for-  
mé depuis vingt ans et il n'a pu en jouir que trois mois. Le sort lui  
a été féroce et il avait tant de travaux nouveaux en train, une tête  
si bien faite. La perte est irréparable. Que ne suis-je partie à sept  
heures. Il aurait vécu pour son travail, moi je n'ai que mes souvenirs.  
Je vous ai adressé il y a quelques jours les deux dernières  
brochures dont les épreuves ont été corrigées du vivant de Maurice; j'y  
ai joint le feuille qu'il avait fait imprimer en janvier quand son  
maître Andler avait exigé qu'il se présentât en seconde ligne der-  
rière lui au Collège de France. Il est entendu qu'Andler serait nommé et il  
a été fort heureusement été mais il voulait absolument montrer qu'il  
lui-même était celui qui devait avoir la chaire. Il avait même poussé  
la sollicitude jusqu'à vouloir s'effacer devant Maurice. Et ce dévoue-  
ment généreux avait été bien doux au cœur de Maurice, peu habitué à ce  
désintéressement. Je vous ai joint aussi deux des articles écrits dans  
des revues françaises, car je pense que par les Bréchal vous aurez lu  
l'article du "Temps" et du "Journal de Valence". Si je le peux un jour,  
j'ai d'ailleurs l'intention de faire un petit fascicule de tous les  
nécrologues qui auront été écrits sur Maurice et de l'adresser à ses  
meilleurs amis. J'ai reçu des articles même d'Islande; mon pauvre Mau-  
rice, si modeste et effacé, ne s'est jamais douté combien il serait  
pleuré et regretté. Je vous ai écrit aussi l'histoire de la  
maison. J'ai dû faire un gros effort pour venir dans les Alpes comme  
nous devions y venir ensemble. Mais ce voyage était imposé par les  
circonstances. A la mort de Maurice, l'architecte nous prévenait que notre  
petite maison d'ici était prête à nous recevoir et qu'on m'attendait  
pour les derniers aménagements. De bons amis m'ont accompagnée, mon

frère m'a amené ses deux sœurs pour me distraire, et j'ai refait ce voyage de la vallée du Rhône, si plein de souvenirs. A Valence, dans toutes les maisons où je suis allée, on a pleuré avec moi tant Maurice a laissé dans les vœux le souvenir d'un être charmant, bon, serviable et désintéressé. A la distribution des prix du lycée où j'ai tenu à assister, quand on a prononcé son nom, les personnes qui occupaient l'estrade et celles qui étaient dans la salle se sont levées en signe de respect. Et, pour honorer sa mémoire, le proviseur et les collègues sont venus conduire à la gare la femme de Maurice Cahen. Vous comprenez mon émotion et l'intensité de ma sourillance.

Je suis ici depuis trois semaines, et je souris plus encore peut-être que dans l'agitation forcée de la vie parisienne. Nous ne nous sentions jamais plus près l'un de l'autre qu'en pleine nature, loin des petites bassesses des hommes, nous avons le même amour pour un bel arbre, un beau paysage... et naturellement c'est là que je dois sourire le plus. J'ai beau me mettre au travail, je ne puis reposer mon cœur une minute ni jour, ni nuit. On parle bien cher le bonheur d'avoir aimé.

M. Brondal qui a été pour moi un soutien et un véritable ami pendant les premières dures semaines m'a parlé du projet de racheter la bibliothèque que Maurice avait constituée avec tant d'amour et de soin. J'espère que ce beau projet se réalisera et qu'on pourra laisser aux Hautes-Études cette bibliothèque unique en France pour ceux qui voudront faire du scandinavisme et pour les savants scandinaves qui viendraient travailler à Paris. Je sais aussi que vous suivez ce projet comme tout ce qui peut nous toucher et je vous en remercie du fond du cœur. Je travaille donc toute la journée à copier le catalogue de la bibliothèque que Maurice avait eu le soin de me faire faire, vous vous en souvenez peut-être. Et, à ce propos, il m'est venu un scrupule que je vais vous dire. Une des plus belles pièces de la collection est sûrement la bible de 1590 dont vous êtes présent à Maurice

avec une délicatesse si touchante. Il serait très naturel que je vous rende cette bible, si vous le désirez. Vous n'avez, cher Monsieur Simon-  
sen, qu'à me fixer bientôt, pour que je puisse l'effacer du catalogue.  
Je ne sais encore à quoi je m'occuperai. Avec une confiance en moi que je suis loins de partager, on m'a proposé de plusieurs côtés, du travail intéressant. Une de mes amies intimes veut m'avoir comme aide dans une grosse affaire qu'elle dirige. Mais je renoncerais volontiers à tout cela si je puis, comme M. Brondal l'espérait un peu, m'occuper comme secrétaire de la bibliothèque de mon mari. Ce serait encore vivre un peu avec lui que continuer son oeuvre matérielle, seule accessible pour moi. En tout cas, à tous les points de vue, je suis obligée de travailler. La vie en France est dure maintenant. Aucun traitement ne rentre plus dans la maison. Et ma pauvre belle-mère va venir habiter avec moi. Comme je ne puis penser quitter Fontenay avant le départ des livres, je compte y passer encore l'hiver et je tâcherai d'avoir dans au trois jeunes filles scandinaves qui nous ne retiront de vivre. Les Martensen s'en ont déjà proposé une. Je n'ai pas peur des difficultés matérielles, je ne les craignais que pour Maurice, si sensible à tous les coups. Après celui que j'ai reçu, vous pensez bien qu'aucun autre ne peut m'être sensible.  
Vous trouverez dans la petite enveloppe la dernière photographie de Maurice. Faite pour une carte d'abonnement au chemin de fer, elle est bien modeste mais vous fera plaisir pourtant, j'espère.  
Ecrivez-moi, je vous en prie, et ne comptez pas trop avec moi, je souris tant qu'il m'est souvent impossible de faire autre chose qu'un machinal travail de copie. Si seulement je pouvais avoir la joie de pleurer dans vos bras celui que tous deux vous considérez un peu comme votre enfant. Les Sylvain Lévi viennent de partir pour un an à Tokio où ils vont fonder "la maison de France", c'est un grand vide pour nous tous, et surtout pour ma pauvre belle-mère qui vivait chez eux. Je vous embrasse bien tendrement et tristement, chers amis.

Votre Berthe Maurice Cahen

For oplysninger om ophavsret og brugerrettigheder, se venligst [www.kb.dk](http://www.kb.dk)

For information on copyright and user rights, please consult [www.kb.dk](http://www.kb.dk)